This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet Fr. III E. 1166

SOUVENT HOMME VARIE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 2 mai 1859

DU MÊME AUTEUR

—

TRAGALDABAS.

PROFILS ET GRIMACES.

Prochainement :

BLESSURES, un volume de vers.

LES MIETTES DE L'HISTOIRE, récits.

LES FAISEURS D'HOMMES, critique.

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.

SOUVENT
HOMME VARIE

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN VERS

PAR

AUGUSTE VACQUERIE

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

Représentation, traduction et reproduction réservées.

1859

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

PERSONNAGES :

BEPPO.	MM. DELAUNAY.
TROPPA.	GOT.
FIDELINE	Mlles JUDITH.
LYDIA.	ÉMILIE DUBOIS.
CÉSAR.	MM. GARRAUD.
CLAUDIO	WORMS.
UN VALET.	TRONCHET.

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

A MADAME VICTOR HUGO

I.

SOUVENT HOMME VARIE

ACTE PREMIER

Le Bourg-Paradis, près de Florence. Un immense parc avec des maisons çà et là. Statues dans les allées. Étangs, bassins, jets d'eau. Groupes de jeunes gens élégants et de femmes parées qui passent en causant et en riant. — A droite, la maison de la marquise Fideline, reculée par un jardin. Un balcon-terrasse s'avance jusqu'à la route.

(La porte de la marquise s'ouvre ; BEPPO, jeune, richement vêtu, épée au côté, en sort furieux.)

BEPPO.

C'est bon ! l'impertinente ! elle me le paîra !

(Un autre JEUNE HOMME, qui passait, aussi riche, plus épais, s'arrête en voyant Beppo, et l'aborde.)

TROPPA.

Bonjour, Beppo.

BEPPO, sans le voir.

Jeté dehors ! ah ! signora !

TROPPA.

Qu'est-ce donc?

BEPPO, toujours sans le voir.

Je serai vengé de vous, la belle!

TROPPA.

De qui?

BEPPO.

J'aurai mon tour, Fideline!

TROPPA, tout à coup furibond.

C'est d'elle?

J'en suis!

BEPPO.

Quoi! me traiter d'une telle façon!
Une insulte pareille!

TROPPA, plus en colère que lui.

Il faut une leçon!

BEPPO.

Elle aura beau parler de son humeur fantasque.

TROPPA.

Elle aura beau tirer mon habit par la basque !
« Mon cher petit Troppa ! »

BEPPO.

Je...

TROPPA.

Certes !

BEPPO, remarquant enfin Troppa.

Tiens ! c'est toi !
Mais qu'as-tu donc ?

TROPPA.

Je suis exaspéré.

BEPPO.

Pourquoi ?

TROPPA.

Moi ? Parce que tu l'es.

BEPPO.

Mais tu ne sais pas même
Ce que j'ai.

TROPPA.

Si! tu hais Fideline.

BEPPO, haussant les épaules.

Je l'aime.

TROPPA.

Qui? la marquise? toi? cette sotte?

BEPPO.

Oui, je sai
Que tu l'as demandée et qu'elle a refusé.

TROPPA.

Tu l'aimes!

BEPPO.

Tôt ou tard, il faut qu'on se marie.
Mais, comme toi, mon cher, c'est en vain que je prie.
Musiques tous les soirs, bouquets tous les matins,
Rien n'a pu triompher de ses refus hautains.
Aujourd'hui, furieux d'une si longue attente,
Un mot m'est échappé de façon insultante...

TROPPA.

Merci!

BEPPO.

Voici qu'elle a tout de suite appelé

Ses gens, et s'est levée ; et je m'en suis allé
Pour ne pas me commettre en duel de cette sorte.

TROPPA.

Mais c'est ce qui se nomme être mis à la porte !

BEPPO.

Je le lui revaudrai !

TROPPA.

Je crois bien ! Nous allons
Lui lancer quelque affreux tintamarre aux talons !
On ne nous aura pas pour rien fait cet esclandre.
Tu me... te vengeras ! Écoute, il faut lui rendre
Ce qu'elle t'a fait. Oui, le talion, mon cher.
Que ce soit elle un jour qui vienne te chercher !
Tu la chasseras, dis ?

BEPPO.

Alors, nous verrions.

TROPPA.

Jure
Que tu la chasseras ! car je crains ta nature,
Je te connais, un rien suffit à te changer,
Et les hasards du vent tournent ton cœur léger.
Jure-moi de fermer ta porte à cette femme
Comme elle t'a fermé la sienne, et moi, ma lame,

Ma fortune, mon temps, mon sang, tout est à toi.
Elle en mourrait !

BEPPO.

Comment t'y prendrais-tu ?

TROPPA.

Ho ! moi,
Mon cher, la jalousie est mon moyen. Promène
Une autre femme ici pendant une semaine,
Et ta marquise un soir te tombe dans les bras.

BEPPO.

Oui, mais il me faudrait l'autre, et je ne l'ai pas.

TROPPA.

Prends Fœdora.

BEPPO.

Tu ris ! La marquise jalouse
D'une Fœdora ! Bah ! est-ce qu'on les épouse ?
Il me faudrait quelqu'un qu'on pût aimer, tu sens.

TROPPA.

Prends dans quelque mansarde une enfant de seize ans,
Belle et chaste.

BEPPO.

Tu veux que, chaste, elle consente ?

TROPPA.

Fais comme moi.

(Il lui montre une maison dans le parc.)

Ci-*gîte* une enfant ravissante
Que tu ne connais pas et que nul ne connaît.
Ma maîtresse ! Seize ans. Un petit cœur qui naît !
Un ignorant babil où la grâce se mêle !

BEPPO.

Personne ne te sait son amant ?

TROPPA.

Pas même elle.

BEPPO.

Railles-tu ?

TROPPA.

Quand je dis que je suis son amant,
C'est que j'ai résolu de l'être incessamment.
Mais je ne l'en ai pas encore prévenue.

BEPPO.

Tu la loges !

TROPPA.

Je t'en aurai, mon cher, une toute pareille.

BEPPO.

Pourquoi ? Ta Lydia me convient à merveille.
Est-ce que tu serais jaloux jusqu'à ne pas
Vouloir que je lui donne une ou deux fois le bras ?
Si ton idée est bonne, en quelques jours je change
Le cœur de Fideline, et je te rends ton ange.

TROPPA.

Si Fideline allait être un mois à changer ?
Lydia là-dedans ne peut pas s'engager
Pour se reprendre au beau milieu de l'aventure.

BEPPO.

Enfin, tu ne veux pas me prêter ta future ?

TROPPA.

J'aurais beau consentir, elle refuserait.
Je sais bien de quel air elle me recevrait,
Si je lui proposais d'entrer dans ce mensonge.

BEPPO.

Nous ne lui dirons rien.

TROPPA.

Oui, mais cependant songe
Que...

BEPPO.

Don Juan ! — Sans façon,
Je la prends.

TROPPA.

Qui ?

BEPPO.

Lydie.

TROPPA.

Ah ! jamais !

BEPPO.

Qui t'effraie ?
De quoi s'agit-il donc ? Il suffit que je l'aie
A mon bras en public et qu'on nous voie, au bois
Ou devant ce jardin, au plus quatre ou cinq fois.

TROPPA.

Oui, mais une autre peut...

BEPPO.

Ta Lydie est bien celle
Qu'il me faut; on épouse une enfant pure et belle;
Et puis, elle n'est pas d'ici, cela vaut mieux:
Sa figure nouvelle attirera les yeux.

BEPPO.

Le mieux serait, en vérité,
D'aller lui demander pardon.

TROPPA.

O lâcheté!
Voyons, si je consens à te prêter Lydie,
C'est pour deux ou trois jours?

BEPPO.

Non, cette comédie,
En y réfléchissant, me répugne.

TROPPA.

Il te faut
Une femme à ton bras, rien de plus; un dépôt,
C'est sacré, tu le sais; j'aime à te croire honnête,
Et tu me la rendras comme je te la prête.

BEPPO.

Ne me la prête pas, je te dis.

TROPPA.

Tu vas voir
Que c'est toi maintenant qui ne vas pas vouloir.

BEPPO.

Je vais écrire un mot d'excuse à la marquise.

TROPPA.

Je te la prête !

BEPPO.

Au fond, c'est une femme exquise.

TROPPA.

Mais puisque je veux bien t'y mener de ce pas !
Viens-y !

BEPPO.

Je ne veux plus.

TROPPA.

Eh bien, n'y viens donc pas !

BEPPO, cédant.

Allons, viens.

TROPPA.

Tu consens ?

BEPPO.

Voyons, dressons le piége,
Finissons-en.

TROPPA.

Au diable une tête de liége!
Mais tu me promets bien de ne pas recevoir
La marquise, malgré ses pleurs?

BEPPO.

Tu vas me voir
Avec Lydia! L'œil plein de flammes brûlantes,
Je lui dirai tout bas des choses si galantes,
Et je lui serrerai le bras si tendrement,
Que toi-même croiras que je suis son amant

TROPPA, effrayé.

J'aime autant que ce soit une autre. Sois tranquille,
Je m'en vais de ce pas fouiller toute la ville.
Je m'en charge!

(Voyant que Beppo lui tourne le dos.)

Eh bien, non, voyons. — Elle est là-haut.
Montons-nous tous les deux?

BEPPO.

Non, monte seul plutôt.
Tu sais de quelle rage une femme babille;
Ne la préviens de rien. Dis-lui qu'elle s'habille.
Lorsque vous descendrez, je vous aborderai.
Tu me la laisseras. Je la promènerai.
Que Fideline alors se mette à la fenêtre!

TROPPA.

Tiens, une idée encor. Je peux l'y faire mettre.
Je monterai chez elle en vous quittant, et puis,
Sans avoir l'air de rien, tout en causant, je puis,
Comme pour lui montrer quelque chose qui passe,
Lui dire de venir un peu sur sa terrasse.

BEPPO.

Très-bien. Va.

TROPPA.

Je reviens.

(Il s'en va.)

BEPPO, seul.

Ah ! nous verrons ! Malgré
Tous ses dédains, je l'aime, et je l'épouserai.
Tout, pour venir à bout de ce cœur difficile !
Heureusement que j'ai trouvé cet imbécile.
Ah ! je vais...

(La porte de la maison se rouvre, FIDELINE paraît, semble hésiter un moment, et vient à Beppo.)

FIDELINE.

Je sortais... Comment ! encore ici !
Beppo, vous m'en voulez ?

BEPPO.

Moi ! je vous dis merci.

FIDELINE.

Vraiment?

BEPPO.

Ce que je hais au monde, c'est attendre.
Je ne me croyais pas le droit de me reprendre
Sans qu'un dernier refus eût dégagé ma foi.
Je n'étais à personne et n'étais pas à moi.
Vivre n'est pas très-gai; sans amour, c'est très-triste;
Au lieu que maintenant...

FIDELINE.

Maintenant?

BEPPO.

Il existe
Une fraîche beauté qu'on nomme Lydia.
Le hasard tout exprès ici l'expédia
Ces jours derniers. Seize ans, pas de mélancolie,
Folle comme un oiseau, comme un bijou jolie.
J'ai rencontré deux fois son regard vif et doux;
J'ai détourné les yeux, ne voulant voir que vous;
Mais, puisque j'ai trouvé votre bonté fermée,
Lydia peut encore, après vous, être aimée.

FIDELINE.

Aimez-la.

(Elle va pour passer.)

BEPPO, l'arrêtant.

Non, tenez, je suis à vos genoux

Comme tantôt. Soyez ma femme, voulez-vous?
Ce n'est pas à vingt ans, voyons, qu'on reste veuve.
Je vous aime vraiment; j'ai passé par l'épreuve
Du temps et des refus; âge, fortune, nom,
En nous tout est d'accord. Pourquoi dites-vous non?

FIDELINE.

Je ne vous aime pas.

BEPPO.

En aimez-vous un autre?

FIDELINE.

Non.

BEPPO.

Ah! si vous vouliez y mettre un peu du vôtre,
Si vous vouliez m'aider rien qu'un peu seulement,
J'éveillerais en vous le divin sentiment;
Mais vous semblez haïr l'amour. O Fideline,
Quand les beaux soirs de juin parfument la colline
Et qu'on voit sur le lac les étoiles trembler,
Ne sentez-vous donc pas votre cœur se troubler?
Le vent parle d'amour en un ravissant style.
C'est donc bien amusant, dites, d'être inutile,
D'être la coupe où nul ne boira, le repas
Sans convive, la fleur qu'on ne respire pas?
C'est donc bien beau d'avoir vingt ans, le charme rare,
L'esprit, tout le bonheur d'un homme, et d'être avare?

C'est donc bien grand et bien charmant, en vérité,
L'égoïsme du cœur?

FIDELINE.

Dites la liberté!
Vous ne comprenez pas comme ce grand mot vibre
Dans le cœur d'une femme. Un homme est toujours libre,
Fait tout ce qui lui plaît, va, vient, tout jeune sort
Seul le soir, rentre au jour, fait lui-même son sort.
Mais nous, il faut toujours obéir. Jeunes filles,
On étend sur nos fronts les ailes des familles;
On nous garde; on nous tient; on ne nous laisse pas
Aller seules; le père a l'œil sur tous nos pas:
Où vas-tu? d'où viens-tu? tu vas te compromettre!
Le mariage arrive, et nous changeons de maître.
Et le père n'est rien à côté du mari!
Un homme, qui peut être assommant, morne, aigri,
Méchant, peut tout, choisit la maison et la ville,
Nous fait une existence ennuyée et servile,
Surveille tout, les pas, le geste, le regard,
Et, si sa femme, ainsi froissée, aime autre part
Que sous ce toit maudit, met l'infâme traîtresse
En prison — et s'en va souper chez sa maîtresse.
Le malade sait seul ce que vaut la santé,
Et la femme comprend seule la liberté.
Il n'existe qu'un cas, dans ce long esclavage,
Où nous nous possédions comme vous: le veuvage.
Alors, nous n'avons plus sur ce que nous faisons,
Sur ce que nous disons, sur ce que nous pensons,
L'œil d'un homme. Eh bien, oui, Beppo, ma joie est grande
De n'avoir plus toujours quelqu'un qui me demande

D'où je viens quand je rentre, où je vais, avec qui,
Ce qu'on m'a dit, pourquoi cette robe aujourd'hui
Plutôt que celle-là, quel passant tout à l'heure
Me saluait, pourquoi je ris, pourquoi je pleure.
Vous, tenez, vous seriez un maître fort gênant.
Oh ! vous jurerez tout ce qu'on veut maintenant ;
Mais on ne me peut pas dire un mot à l'oreille,
Que votre inquiétude aussitôt ne s'éveille ;
Vous voilà tout à coup sombre jusqu'à demain
Pour un indifférent qui me baise la main ;
Dès qu'un plaisir me vient, votre joie est enfuie;
Vous ne vous amusez que lorsque je m'ennuie.
Si vous êtes ainsi déjà, que seriez-vous
Le jour où vous auriez le droit d'être jaloux?
Un souper vous consterne, un bal vous rend malade.
Pour vous plaire, il faudrait que je fusse maussade,
Mal habillée, affreuse. Eh bien, merci ! Je veux
Choisir ma robe et mettre un nœud dans mes cheveux
Sans qu'un monsieur grognon déclare illégitime
Ma collerette, et sans qu'un ruban soit un crime !
Je veux m'appartenir ! Oh ! non, j'en fais serment,
Je ne te serai pas infidèle aisément,
Mon cher veuvage ! ô doux ami, par qui nous sommes,
Nous sujettes sans toi, les égales des hommes !

BEPPO.

Vous êtes par l'amour les égales des dieux !
C'est Platon qui l'a dit en termes radieux,
Qu'autrefois on avait double corps et double âme,
Et qu'on était d'abord tout ensemble homme et femme;
Mais qu'alors nous étions si puissants, que les dieux,

Craignant notre grandeur, nous coupèrent en deux.
De là, l'amour; la femme et l'homme qui l'éprouvent,
Ce sont les deux moitiés d'un cœur qui se retrouvent!
De là, tous les ennuis, tous les maux, tout le fiel
Dont l'amour est rempli par les jaloux du ciel!
Aimez! car c'est l'amour qui nous fait vraiment naître,
Car on n'est soi qu'à deux, car l'amour c'est tout l'être,
Car nous ne sommes pas grand'chose isolément
Et nous faisons envie aux dieux en nous aimant.

FIDELINE.

Non! ne me tentez pas, je ne veux plus de maître.
Je ne vous aime pas, mais vous êtes peut-être,
De tous ceux que je vois chez moi solliciter,
Celui que je serais le plus près d'écouter.
Taisez-vous!

BEPPO.

Oh! laissez, laissez-vous être tendre!
Pour vous plaire, voyons, que faut-il faire?

FIDELINE.

Attendre.

BEPPO.

Vous me dites cela depuis quatre longs mois,
Et je ne suis pas plus avancé qu'autrefois.
Plus d'attente! Il me faut enfin une réponse!

FIDELINE.

Il vous faut? Vous voyez !

BEPPO.

Dites oui, je renonce
A toute autre que vous, il en est encor temps;
Mais, tenez, Lydia va venir, je l'attends.
En approchant ses yeux de flamme, une étincelle,
Vraiment, peut me sauter au cœur. Elle est très-belle...

FIDELINE, offensée.

Vous ne remarquez pas que vous me menacez
De ne plus m'aimer !

BEPPO.

Non, mais je veux dire...

FIDELINE.

Assez !
Assez ! Dépêche-toi, si tu veux qu'on te fasse
La grâce de t'aimer encore ! On m'ose en face
Dire cela ! — Prenez celle que vous voudrez,
Pourvu que ce ne soit pas moi, vivez, mourez,
Que m'importe? — Adieu.

(Elle le quitte brusquement et rentre dans sa maison.)

BEPPO, seul.

Mais elle rentre chez elle,
Oubliant qu'elle allait dehors. Oui, « prenez celle

Que vous voudrez, » et puis elle oublie à l'instant
Qu'elle feignait d'abord de passer en sortant.
Si la menace ainsi l'a de trouble remplie,
Que ne produira pas la menace accomplie ?
— Quelle est cette Lydie à qui Troppa tient tant ?
Quelque enfant qui, sentant son grenier, et citant
Les mots de son cousin cuisinier chez un comte,
Laisse en bas son esprit quand sa fortune monte.
Oui, j'aurais dû peut-être, avant de me montrer
Avec elle en public, l'aller considérer.
Pourvu qu'elle ait l'esprit de ne pas être laide !
— Elle ne saura rien de la ruse qu'elle aide,
C'est très-bien, et, s'il est un sot rôle en ceci,
Ce n'est que sur Troppa que cela tombe. Ainsi,
Je la peux sans remords employer à ma guise.

(TROPPA arrive avec LYDIA et aborde Beppo.)

TROPPA.

Bonjour, Beppo.

BEPPO.

Bonjour, Troppa.

TROPPA.

Que je te dise
Quelque chose. Viens donc. Tu sauras qu'avant-hier...

(Ils disparaissent tous trois au tournant d'une allée. — Deux JEUNES GENS qui passaient s'arrêtent.)

CÉSAR, désignant Lydia.

Regarde cette femme au profil jeune et fier.
Ah! elle se détourne. Attends qu'elle repasse,
Et tu verras, mon cher, quels yeux et quelle grâce!

CLAUDIO.

Et la pièce d'hier, a-t-elle réussi?

CÉSAR.

Assez. C'est assommant. C'est en vers. Mais voici
Un mot qu'on m'a conté tantôt. L'auteur du drame
Est encore l'auteur d'une future femme,
D'une enfant de quatre ans, qu'en ce jour solennel
On avait amenée au succès paternel.
La petite n'avait jamais mis de sa vie
Le pied dans un théâtre. On l'avait avertie
Que les bravos sont bons, les sifflets mauvais. Or
Le deuxième acte exige un important décor,
De sorte que l'entr'acte a pris un temps immense.
Le public crie et veut que la suite commence.
On siffle! Alors l'enfant, que ce bruit interdit,
Se tourne gravement vers sa mère, et lui dit :
— Maman, ça compte-t-il les sifflets que l'on joue
Dans les entr'actes?

(S'interrompant.)

Tiens, tu peux voir une joue.
Tiens, de face! elle vient vers nous. En fais-tu cas?

CLAUDIO.

Passable.

CÉSAR.

Elle est divine!

(Ils passent. — BEPPO et LYDIA reviennent. Quelques instants auparavant on a vu Troppa revenir seul, et entrer chez Fideline.)

BEPPO, préoccupé, et les yeux fixés sur la terrasse.

Elle ne paraît pas!

LYDIA.

Habitez-vous aussi dans ce parc?

BEPPO, distrait.

Oui... peut-être...

LYDIA.

Peut-être! — Je n'en puis encore rien connaître,
Mais, si l'on m'a dit vrai sur ces jardins, je dis
Qu'ils méritent leur nom de Jardins-Paradis.
Grands viviers pour la pêche et grands bois pour la chasse,
Jets d'eau prêts à causer avec tout ce qui passe,
Cygnes dans les étangs, marbres dans les gazons,
— Et, faisant vivre tout, vingt ou trente maisons,
Proches sans se toucher, et qu'emplissent de joie
Des dames dont l'esprit avec les yeux flamboie

Et de jeunes seigneurs qu'on peut partout nommer,
Tous riches et n'ayant rien à faire qu'aimer.
Si bien qu'on a la ville à la campagne unie;
Car les bois, c'est bon; mais j'aime la compagnie!
Pour moi, quand un archet racle un air espagnol
Sur qui l'on peut danser, voilà le rossignol!
Les fleurs ont leur soleil; nous, un lustre est le nôtre.
— Est-ce vrai que, la nuit, tantôt l'un, tantôt l'autre
Illumine le parc? Est-ce vrai, dites-moi?
Eh bien, répondez donc!

BEPPO, toujours inquiet de la terrasse.

Je vous réponds... — A quoi?

LYDIA.

Vous trouvez que Troppa tarde bien?

BEPPO.

Cette injure...
Qui vous le fait penser?

LYDIA.

Rien. Tout votre air.

BEPPO.

Je jure
Que, s'il pouvait ne pas revenir aujourd'hui,
Je l'en remercîrais.

LYDIA.

Je comprends votre ennui
Et ne vous en veux pas, croyez-le bien, de grâce.
On vous attend là-haut, sans doute, et l'heure passe.

BEPPO.

Personne ne m'attend dans aucune maison.

LYDIA.

C'est-à-dire, seigneur, que la seule raison
Qui vous fait regarder incessamment à droite,
C'est que je suis à gauche? Allons, ce Troppa boite!
Le rendez-vous sera manqué dans un instant.

BEPPO.

Je n'en ai pas.

LYDIA.

Quel deuil d'être femme, pourtant!
Vous me regarderiez si j'étais une horloge.

BEPPO.

Je vous regarde.

LYDIA.

Oui, là-haut. Qui donc y loge?

FIDELINE paraît sur sa terrasse avec TROPPA.)

BEPPO, à part.

Ah!

(Il se rapproche plus galamment de Lydia.)

Je vous regarde!

LYDIA.

Oui?—Fermez les yeux!—Et puis,
Vous m'avez vue? eh bien, dites comment je suis.

BEPPO, les yeux fermés.

Vous fondez vingt beautés dans un divin mélange.
Vous tenez à la fois de la nymphe et de l'ange!
Un grâce adorable étincelle...

LYDIA.

Arrêtez!
Comme vous courez vite aux généralités!
Nymphe, ange, c'est un peu vague, je vous assure.
C'est en détail qu'il faut me dire ma figure.
Pièce à pièce.

BEPPO.

Il faut donc qu'on vous mette en lambeaux!

LYDIA.

Oui.

BEPPO.

Vous avez la bouche et le menton — très-beaux,

Le nez—charmant, le front—superbe, les dents—blanches.
Rayonnant dans vos cils comme un ciel dans les branches,
Vos yeux ont tant d'éclairs tout prêts à nous brûler
Qu'un seul de vos regards nous pourrait aveugler.

LYDIA, riant.

De formidables yeux, dont il faut qu'on se garde!
Comme on est aveuglé sitôt qu'on les regarde,
Nul n'a vu la couleur de ces yeux périlleux?

BEPPO, résolûment.

Vous les avez très-noirs.

LYDIA.

Juste! — Je les ai bleus.

BEPPO, rouvrant les yeux et la regardant.

Je ne me suis trompé qu'une fois.

LYDIA.

Quant au reste,
Vous m'avez si bien dit ma figure, et mon geste,
Et mon air, et le rouge et le blanc que je mets,
Qu'il ne tiendra qu'à moi de croire désormais
Que, malgré les nombreux hivers dont mon visage
Porte le signe affreux, j'ai pu, jusqu'à mon âge,
Garder, par le hasard le plus prodigieux,
Deux oreilles, un front, une bouche et deux yeux!

Il est bon, si jamais quelque passant me lorgne,
Que vous m'ayez appris que je ne suis pas borgne.

(Ils passent.)

FIDELINE, à Troppa.

Quelle est donc cette femme?

TROPPA.

Avec Beppo?

FIDELINE.

Oui, là.

TROPPA.

Là? Mais c'est Lydia!

FIDELINE.

Qu'est-ce que Lydia?

TROPPA.

Vous ne connaissez pas Lydia? C'est la belle
Du moment! le miracle! on ne parle que d'elle!
Elle est ici depuis quelques jours seulement,
Et nous en sommes tous amoureux follement.

FIDELINE.

Déjà?

TROPPA.

C'est une enfant vraie et franche, sans masque,

Sans scrupule hypocrite, et, sous son air fantasque,
Plus pure que la source où Diane boirait!
Honnête et gaie : heureux celui qu'elle aimerait!

FIDELINE.

Elle est belle!

TROPPA.

L'accent amer dont vous le dites...

FIDELINE, irritée.

Amer? moi? raillez-vous? Mais j'attends des visites.
Revenons. Vous disiez que dimanche on soupa...

(Elle rentre. Troppa la suit).

(BEPPO et LYDIA reparaissent.)

BEPPO.

Est-ce que vous aimez réellement Troppa?

LYDIA.

Votre ami trouverait la question gentille!

BEPPO.

L'aimez-vous?...

LYDIA.

C'est selon.

BEPPO.

Pour une jeune fille
Aimer n'a pas deux sens.

LYDIA.

Tout comme les garçons,
Les filles, cher seigneur, aiment de cinq façons :
Par le nez, les parfums ; par les yeux, leur corbeille
De noce, les colliers et les pendants d'oreille ;
Par l'oreille, le chant ; par la bouche, un bon plat ;
Et même, par le cœur, un peu leur petit chat.

BEPPO.

Lui ? comment l'aimez-vous ?

LYDIA.

Pas en pendant d'oreille.

BEPPO.

Non, sérieusement, Troppa vous émerveille ?

LYDIA.

Non, sérieusement. Par quel goût peu banal
La rue est-elle ici le confessionnal ?

BEPPO.

Vous l'aimez, je comprends.

LYDIA.

L'arrêt en est suprême !

Mais à quoi, s'il vous plaît, voyez-vous que je l'aime ?

BEPPO.

Quand une femme accepte un homme pour servant !

LYDIA.

Bon ! il ne sera plus permis dorénavant
Qu'un honnête garçon quelquefois nous distraie.
On aurait avec vous une existence gaie !
Je l'aime ? encore un peu, ce sera mon amant !

BEPPO, brusquement.

Pourquoi pas ?

LYDIA.

Par exemple ! Eh bien, mais c'est charmant !
Personne ne dira, seigneur, ou je m'étonne,
Que la galanterie ici soit monotone ;
Tout à l'heure j'étais un ange, et maintenant
Je suis... Le compliment est assez surprenant.

BEPPO.

Querellez-moi ! cela dispense de répondre.
Mon doute était un peu difficile à confondre ;
Vous aimez mieux, c'est très-habile et j'applaudis,
Avoir affaire à moi qu'à ce que je vous dis.

LYDIA.

Mais savez-vous, seigneur, qu'une telle manière
D'interroger les gens peut sembler singulière,

Et que l'acharnement de votre question
Sent furieusement la déclaration ?

BEPPO.

Si vous voulez que c'en soit une? C'est étrange
Comme en quelques instants je...

(TROPPA, qui vient de sortir de chez Fideline, lui met la main sur l'épaule.)

TROPPA.

L'affaire s'arrange.

BEPPO, réveillé en sursaut.

Quoi ?

TROPPA.

Je descends de chez Fideline.

BEPPO.

Ah ! oui. Vien
Par là, que Lydia n'entende pas. — Eh bien ?

TROPPA, triomphant et furieux. Bas à Beppo.

Elle a dissimulé, mais au fond elle enrage.
Dès qu'elle vous a vus, — la chose va, courage ! —
Malgré ce qu'elle a fait d'efforts pour tenir bon,
Elle n'a pu rester longtemps sur le balcon.
— Je t'ai bien conseillé, va ! — Puis, rentrée à peine,
Elle n'a pu cacher l'ennui dont elle est pleine.
J'étais là, j'ai reçu, mon cher, un rude assaut
D'injures. Insolent, impertinent et sot,

Je crois, oui, même sot, il n'est pas d'épithète
Qu'elle ne m'ait jetée aigrement à la tête.
Oh ! elle m'a traité ! Fais-moi donc compliment !

LYDIA.

Je vous trouve galants, messieurs.

TROPPA.

Rien qu'un moment.

(Bas à Beppo.)

Ah ! je suis un sot ? bon ! garde encor la petite.
Le feu prend, verses-y de l'huile. — Je vous quitte.
— Une observation. Je te trouve un peu froid
Avec Lydia. Sois plus amoureux. On voit
Trop aisément que c'est une plaisanterie.
Sois plus passionné, si tu peux, je t'en prie.

(Il revient vers Lydia.)

LYDIA.

Ah ! — Le secret est-il de scandale pourvu ?
Je n'ai pas entendu le récit, je l'ai vu.
C'est-à-dire, j'en ai vu le dos ; mais n'importe,
Troppa se démenait d'une si rude sorte
Que, dans l'emportement dont il gesticulait,
Il m'a presque arrangé tout le drame en ballet.

TROPPA.

A ce soir. Je termine une affaire pressée.

(Bas à Beppo.)

Fais encor quelques tours devant cette croisée.
Très-tendre, l'œil noyé, le geste entreprenant !

(Il s'en va.)

BEPPO, à part.

Laquelle est-ce des deux que j'aime maintenant?

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Même lieu.

FIDÉLINE, seule.

Oh! rafraîchis un peu ma tête, noir feuillage.
— Ce Troppa qui choisit ce temps pour un voyage!

(Apercevant un VALET qui vient à elle.)

Ah!

LE VALET.

Il est de retour.

FIDÉLINE.

Bien!

LE VALET.

J'ai vu Felipo,

Qu'il avait envoyé chez le seigneur Beppo
Dire qu'il l'irait voir sitôt sa barbe faite;
Puis chez cette Lydie; ils étaient à la fête
Dans les jardins; alors il s'est vite habillé,
Et depuis un moment il est par là.

FIDELINE.

Je l'ai!
—Fais qu'il vienne à l'instant.

(Le valet sort.)

FIDELINE, seule.

Toujours, toujours ensemble!
Beppo l'aimerait-il? Que m'importe! Il me semble
Que je souffre... Mais non... O cœur irrésolu!
Beppo me suppliait et je n'ai pas voulu,
Et maintenant!... — Qu'il donne à qui lui plaît son âme!
Non, je ne l'aime pas. Mais je hais cette femme.
Elle est jolie, eh bien! sa beauté me déplaît.
Elle est très-jeune. Elle a bien l'air de ce qu'elle est!
Elle me le traînait jusque sous ma terrasse.
Je ne dois pas souffrir qu'elle m'insulte en face,
Je les séparerai. Rien que pour me venger
De Lydia; car lui, certes, il peut changer,
Tant mieux, je lui permets d'aimer toutes les femmes;
Excepté celle-là. — Nous, nous serions infâmes
Pour un amant; ils ont des maîtresses, c'est bien. —
L'aime-t-il? ou n'est-elle, en effet, qu'un moyen
De me rendre jalouse? Oh! c'est pour me soumettre
Qu'il l'a prise. Oui, d'abord; mais maintenant, peut-être...

Non, l'on ne change pas du jour au lendemain.
L'a-t-on calomnié, ce pauvre cœur humain !
Je n'ai qu'à dire un mot, et Beppo la renvoie
Sur-le-champ, et retombe à mes pieds, plein de joie.
Je ne le dirai pas ! Il se trompe s'il croit
Qu'il me fera plus tendre en se faisant plus froid.
Mais cette Lydia, qui fait ce personnage !
Qui prête sa beauté ! quelle honte ! à son âge !
Elle ne voit donc pas qu'elle se perd ? J'aurai
Pitié de cette enfant : je les séparerai.

(Paraît TROPPA, conduit par le VALET qui a parlé à Fideline.)

TROPPA.

Vous voulez, m'a-t-on dit, me parler tête à tête ?

FIDELINE.

Je voulais vous serrer la main. La chose est faite.
Adieu.

TROPPA.

C'est tout !

FIDELINE.

Je vais au bal.

TROPPA.

J'y vais aussi.

FIDELINE.

Oh ! non, restez ici.

TROPPA.

Comment ! rester ici !

FIDELINE.

Au moins, si vous allez au bal, quoi qui vous choque,
Si quelque mot ou bien quelque regard se moque,
Ayez l'air de ne pas vous en apercevoir.
— Vous venez de Milan ?

TROPPA.

Oui, j'arrive ce soir.

FIDELINE.

Avez-vous vu quelqu'un jusqu'ici ?

TROPPA.

Non, personne
Encor.

FIDELINE.

Continuez. La solitude est bonne.
Vivez chez vous. Le monde a ses ennuis. Souvent,
Pour ma part, en plein bal, j'ai rêvé le couvent.
Ne sortez plus. Il est des bonheurs dans l'étude.
Vous lirez.

TROPPA.

Je n'ai pas cette sombre habitude.

FIDELINE.

Vous n'êtes pas, au reste, abandonné de tous,
Et plusieurs, dont je suis, prennent parti pour vous.
Vous avez été mal pour moi dans cette affaire ;
Quand on est mal pour vous, j'aurais droit de me taire ;
Mais je suis trop vengée, et n'en voulais pas tant.
On tombe quelquefois dans les piéges qu'on tend.
Je vous défends. C'est vrai que vous fûtes crédule ;
Mais un ami vous rendre à ce point ridicule !

TROPPA.

Où donc sont les rieurs, que je les tue un peu !

FIDELINE.

On ne peut pas tuer tout le monde !

TROPPA.

Mort-Dieu !
Nous verrons ! Et quel est cet ami qui fait rire
De Troppa ?

FIDELINE.

Beppo, certe, a tort...

TROPPA, à part.

Ah ! je respire !
C'est Beppo ! L'on voudrait nous brouiller, je comprends ;
Elle ment.

FIDELINE.

Oui, les torts de Beppo...

TROPPA.

Sont très-grands.
Il me perce le cœur : il vous est infidèle !
Sa passion pour vous s'enfuit à tire-d'aile :
Il faut évidemment que j'aille me cacher.
Ceux que vos yeux ont pris peuvent s'en arracher :
C'est très-humiliant pour moi. Vous dédaignée :
Vite un trou noir avec des toiles d'araignée.
Beppo vous abandonne : il m'en rendra raison !

FIDELINE.

Je vois que vous n'avez encore aucun soupçon.
Entre nous, par moments, je l'excuse et vous blâme.
Quelle idée aviez-vous de prêter une femme ?
On ne les rend jamais.

TROPPA.

Qu'est-ce que j'ai prêté?

FIDELINE.

C'était bien difficile à voir, en vérité !
Beppo m'avait quittée, un jour, de telle sorte
Que tous mes gens étaient sur le pas de ma porte ;
On vous voit arriver, lui parler, l'exciter,
Comploterquelque chose avec lui, le quitter;
Puis reparaître avec une charmante femme

A qui subitement il déclare sa flamme ;
Vous, vous venez me faire une visite alors,
Et vous avez quelqu'un à me montrer dehors.
Était-ce clair? De plus, cette beauté nouvelle
Qui tout à coup au bras de Beppo se révèle
A naturellement fait plus d'un curieux ;
On a voulu savoir le nom de ces doux yeux,
Leur adresse, leur maître, et l'on a su bien vite
Que c'est vous qui louez la maison qu'elle habite,
Vous qui payez ses gens et qui les choisissez.
Et, comme il est connu que vous me haïssez,
On n'a pas eu besoin de grande intelligence
Pour voir que vous prêtiez Lydia par vengeance,
Et que Beppo par jeu venait l'aimer ici
Pour me faire jalouse. Il a peu réussi !

TROPPA, à part.

Soyons immense !
(à Fideline.)

Eh bien, oui, j'ai prêté Lydie.

FIDELINE, à part.

Ah !

TROPPA.

Vous avez raison, c'est une ruse ourdie
Par ma haine et l'amour de Beppo. Le fait est
Que c'était contre vous d'abord qu'il l'empruntait.
Donc, pour le piége adroit que nous voulions vous tendre,
Il devait avec elle être galant et tendre ;

Elle est jolie; il a sans peine feint l'amour;
Plus naturellement épris de jour en jour,
Plus empressé, serrant plus fort le bras qu'il aime,
Jouant la passion à s'y tromper lui-même,
Plus penché sur ce front que je regretterai,
Un jour, il a si bien menti — qu'il a dit vrai.

FIDELINE.

Non !

TROPPA.

Si fait! Je vous dis que je suis une dupe!
A force de ne pas s'éloigner de sa jupe,
Il aime Lydia, ce n'est plus un semblant.
Un soir, tenez, je l'ai surpris la contemplant
De l'œil d'un collégien qui baise une pantoufle;
Chez lui, ce n'était pas pour vous. Il me la souffle!
Je vous dis qu'il me trompe et qu'il est son amant!
Cela ne pouvait pas finir différemment:
Seuls tous les deux! Je suis une dupe admirable!

(A part.)

Tiens, mais si c'était vrai ce que je dis? Ah! diable!

FIDELINE.

Vous venez de me faire un mensonge effronté:
Eh bien, vous avez dit l'exacte vérité.
On me jouait hier, aujourd'hui l'on vous joue.
Oui, vous êtes leur dupe! oui, Beppo vous bafoue!
Voyons, mon cher Troppa, vous avez du bon sens.
Il n'a songé d'abord qu'au complot, j'y consens;
Mais Lydie est très-belle, et très-gaie, — un sourire!
Pourquoi se serait-il privé de la séduire?
Par amitié pour vous? L'amour n'a pas d'ami.

TROPPA, à part.

Il n'en a pas!

FIDELINE.

L'affaire était faite à demi,
Quand, de peur de gêner leur charmant babillage,
Vous avez la bonté de vous mettre en voyage!
Alors, plus de complot! depuis votre départ,
Ils ne sont plus venus ici ni nulle part.

TROPPA.

Ils ne sont plus venus devant votre terrasse?

FIDELINE.

Ils s'enferment, vous dis-je, et dérobent leur trace!
Et font bien. Ils n'ont pas besoin, je le conçoi,
D'aller dire dehors ce qu'on dit mieux chez soi.

TROPPA, à part.

Très-bien!

FIDELINE.

Vous comprenez alors comme on vous traite.
Je vous plains; mais, vraiment, votre conduite y prête.
Comment! vous avez eu cette naïveté!
Convenons-en ici, vous avez mérité
L'éclat de rire franc qui partout vous diffame.

TROPPA.

On peut rendre un service.

FIDELINE.

Oui, mais pas une femme !
Pour comble, Lydia, vous ayant délaissé,
Vit dans votre maison comme par le passé :
Vous les logez ! c'est là que le sarcasme insiste.
On ne vous nomme plus que Troppa l'aubergiste !

TROPPA, éclatant.

Ah ! sacrebleu !

(Il sort précipitamment)

FIDELINE.

Va donc ! — Séparés ! j'ai si bien
Inquiété ce sot qu'il n'écoutera rien.
Voyons ce qu'il va faire.

(Elle sort du même côté que Troppa. — Entrent, par le côté opposé, BEPPO et LYDIA.)

BEPPO.

Ah ! rentrons !

LYDIA.

Je refuse.
Pourquoi m'enlevez-vous de ce bal qui m'amuse ?

BEPPO.

Beau plaisir, en effet, d'être dans ce troupeau !
Chère blonde, rentrons, voulez-vous ?

LYDIA.

Cher Beppo,
Je vous ai prévenu que votre chère blonde
Aimait la compagnie.

BEPPO.

On n'est que deux au monde !

LYDIA.

Je vous jure qu'on est beaucoup plus que cela.
Le monde est très-peuplé. — C'est singulier ! Troppa
Voyage ; donc il faut, ne connaissant personne,
Que je sorte avec vous ou que je m'emprisonne.
Vous étiez très-gentil dans le commencement ;
Je vous remerciais de votre empressement ;
Et c'était toujours vous qui, dès qu'on voyait luire
Un lustre n'importe où, parliez de m'y conduire.

BEPPO.

J'avais tort.

LYDIA.

Vous aviez raison.

BEPPO.

Non, j'avais tort.
Mais je ne savais pas qui vous étiez, d'abord.
Ce sera mon excuse un jour, si l'on vous conte...
En vous connaissant mieux, j'ai tout de suite eu honte.

LYDIA.

Honte de moi ?

BEPPO.

De vous? mauvaise !

LYDIA.

Vous voyez
Que vous m'entraînez loin des yeux.

BEPPO.

Si vous saviez....

LYDIA.

Vous rougissez de moi, voilà tout le mystère.

BEPPO.

L'avare rougit-il du trésor qu'il enterre?

LYDIA.

Vous voulez m'enterrer? L'avare est laid! encor
L'avare n'enfouit que son propre trésor;

Autrement, cher seigneur, ce n'est plus un avare,
C'est un voleur! Moi, suis-je à vous? Mais c'est bizarre,
Enfin, que vous vouliez m'enfermer maintenant,
Vous qui me montriez d'abord à tout venant.

BEPPO.

Ne m'en veuillez jamais de vous avoir montrée!
Si là-dessus un jour vous êtes éclairée,
Souvenez-vous qu'au moins je me suis repenti
Dès que je vous ai vue, et n'ai plus consenti...

LYDIA.

A me montrer?

BEPPO.

Je sais tout ce que vaut votre âme,
Et que la vive enfant cache une digne femme.
Je vous respecte, vierge à l'œil spirituel,
Libre comme l'éclair, pure comme le ciel!
La chasteté qui rit, c'est la vertu parfaite.

(FIDELINE vient d'entrer avec un VALET qui lui montre Beppo.)

FIDELINE, au valet.

Tu trouveras Troppa quelque part dans la fête.
(Sort le valet.)

LYDIA.

C'est par respect que vous m'enfermez? C'était donc
Par insulte que vous me promeniez?

BEPPO.

Pardon.

LYDIA.

Pardon? Pour quel motif m'avez-vous promenée,
Les premiers jours, avec cette ardeur obstinée?

FIDELINE.

Ah! elle ne sait rien!

LYDIA.

Dites-moi la raison
Pourquoi vous me traîniez devant cette maison?

BEPPO.

Ne m'interrogez pas.

FIDELINE.

Moi, je vais la lui dire!

LYDIA.

Vous voudriez, avec vos mystères pour rire,
Me distraire du bal; mais j'y vais de ce pas,
Avec vous, ou sans vous!

BEPPO.

Vraiment, rentrons.

LYDIA.

Non pas.
Puis, j'ai soif d'un sorbet.

BEPPO.

Un sorbet? tout de suite!

(Il sort sans laisser à Lydia le temps de dire non. — Au moment où elle va pour le suivre, Fideline se met devant elle.)

FIDELINE.

Savez-vous ce que c'est que celui qui vous quitte?

LYDIA.

Mais, vous qui me parlez, votre nom?

FIDELINE.

Quant à vous,
Le vôtre est Lydia. Mais ce n'est pas de nous
Qu'il s'agit. Un seigneur d'une élégance extrême?
Un jeune homme charmant? C'est un homme qui m'aime.

LYDIA.

Vous?

FIDELINE.

Cela vous étonne? Ah! ce n'est pas cela
Qu'il vous dit, je le sais. Les yeux tendres qu'il a!
Il vous jure un amour sans bornes et sans terme.
Ce n'est plus qu'avec vous qu'il sort. Il vous enferme!
Il est passionné, dites? Un cœur de feu,
N'est-ce pas? Ce seigneur m'aime pourtant.

LYDIA.

Mon Dieu,
Si vous venez de perdre un galant, que l'on aille
Vite le placarder après quelque muraille
Avec la récompense honnête qu'il faut ; mais
Arrêter les passants, ça ne se fait jamais.
A-t-on sur son collier écrit votre demeure ?

FIDELINE.

Vous avez tort de rire, et ce n'en est pas l'heure.

LYDIA.

On ne vient pas au bal pour sangloter, je croi.
Ce seigneur vous délaisse; eh bien, qu'y puis-je, moi ?
Que ne lui dites-vous vos raisons à lui-même ?

FIDELINE.

Vous ne comprenez pas. Je dis que Beppo m'aime.

LYDIA.

C'est d'un amour discret qu'il vous aime en ce cas,
Et qui certainement ne vous compromet pas.

FIDELINE.

Mais il est, en revanche, auprès de moi, ma chère,
Quelqu'un qu'il compromet d'une étrange manière !
Mais, c'est vrai, rions-en. Oui, je l'ai rebuté;
Alors, lui, pour venir à bout de ma fierté,
Ayant lu qu'une femme est un être frivole

Et n'aime ses galants que lorsqu'on les lui vole,
Il a voulu piquer mon orgueil, et vous a,
Pour me rendre moins vaine, empruntée à Troppa.
Depuis, sous ma fenêtre, ou bien chez vous, n'importe,
(Il n'est pour vivre à jour que de fermer sa porte),
Il fait semblant de vous aimer, jusqu'à l'instant
Où je dirais le mot que son mensonge attend.
Oui, voilà votre part dans cette trame obscure.
Être le masque à l'âge où l'on est la figure !
Il ne vous a rien dit, je crois bien ! vous auriez
Rejeté votre rôle avec mépris ! Riez.
A seize ans ! et jolie ! Il n'a donc pas de honte ?
Mais riez donc ! Ne pas exister pour son compte,
N'être qu'un instrument à rendre un cœur jaloux,
Écouter de doux mots qui ne sont pas pour vous,
Qui sait ? répondre aux yeux qui parlent pour une autre,
Comment trouveriez-vous ce métier ? C'est le vôtre !

LYDIA, se fâchant.

Tout le calme qu'on peut me demander, je l'eus ;
Mais à la fin, madame...

FIDELINE.

Ah ! vous ne riez plus !

LYDIA, à elle-même.

Ce que Beppo m'a dit... ce pardon qu'il implore...
Mais je ne croirai pas cependant...

FIDELINE.

Pas encore ?
Vos yeux, sous le bandeau dont il veut les couvrir,

Restent fermés ? Voici qui va vous les ouvrir !
Venez !

(Elle la pousse vivement derrière un socle de statue. — BEPPO entre, portant un sorbet et cherchant Lydia. — TROPPA, qui court après lui, le rejoint.)

BEPPO, stupéfait.

Tropp !...

TROPPA.

C'est assez. J'ai deux mots à te dire.

BEPPO.

Attends un moment.

TROPPA.

Non, par le Styx ! Je désire
Que ce soit tout de suite.

BEPPO.

Est-ce donc si pressant ?

TROPPA.

Très-pressant.

BEPPO.

Ce sorbet...

TROPPA.

Donne.

(Il prend le sorbet et le boit.)

Écoute à présent.

BEPPO.

Vite !

TROPPA.

Regarde-moi, si tu le peux, en face.
Et maintenant, dis-moi, suis-je d'air ou de race
A tenir une auberge?

BEPPO, étonné.

Ah ! tu viens du buffet !

TROPPA.

Et quand on dit auberge, on me flatte. En effet,
L'aubergiste vous loge, il est vrai, mais on paie;
Au lieu que moi... Mais non, l'expression est vraie,
Car je serai payé, je t'en donne ma foi,
Et plus que... Tiens, vraiment, j'ai du mépris pour toi !

BEPPO.

C'est une opinion de tous les anciens sages
Et qui ne doit pas choir dans le torrent des âges
Qu'on n'a pas inventé le vin pour le baril !
Et Falstaff, qui vaut tous les sages, dit — qu'eût-il
Mille fils, il croirait leur âme assez instruite
S'il leur inculquait bien pour règle de conduite,
Sur cette terre où nul ne marche d'un pied sûr,
L'horreur de l'eau rougie et l'amour du vin pur !

Le bon vin est vraiment une admirable chose,
Je sais; mais, songes-y, pris à trop forte dose,
Le vin produit en nous les mêmes résultats
Que l'eau dans un navire : il peut nous couler bas.
Enfin, rentre. — Voici ce que je te conseille :
Lorsque le vin est trouble, on pose la bouteille ;
Or, dans ce moment-ci, la bouteille c'est toi.
Va te... poser.

TROPPA.

C'est bon, ris le premier, — et moi,
Je rirai le dernier. Je sais ce qui se passe.
Je le sais, je le sais, te dis-je ! Tête basse !
Je te la confiais en toute loyauté
Pour en frapper une autre et par pure bonté.
Et voilà la façon dont tu veux me la rendre !
Juge-toi.

FIDELINE, à Lydia.

Vous devez commencer à comprendre.
Qu'est-ce que vous pensez de sa perfidie ?

LYDIA, accablée.

Ah !

BEPPO.

Donc, tu crois que je t'ai dérobé Lydia ?
En es-tu sûr ? Eh bien, mon cher, j'en suis bien aise,
Et je ne trouve pas la nouvelle mauvaise.

Lydie est vraiment belle et je l'aimais, ma foi.
Je suis touché du soin que tu prends...

TROPPA.

Tiens, tais-toi !
C'est charmant de railler l'ami qu'on déshonore !
J'aurais dû m'en douter; mais je croyais encore
Au devoir, au respect des lois. Voler un prêt !
Un simple balayeur, mon cher, en rougirait.

BEPPO.

Quelqu'un te fait agir... Attends que je t'explique...

TROPPA.

Une trahison !

BEPPO.

Quand...

TROPPA.

Une injure publique !

BEPPO.

Songe...

TROPPA.

Non, je n'aurais pas cru que ça se fît !

BEPPO.

Fideline...

TROPPA.

Imagine un prétexte!

BEPPO.

Il suffit...

TROPPA.

Et pour elle! corrompre une enfant de cet âge!

BEPPO.

Et toi qui la trompais par ce faux héritage!

TROPPA.

Voyons, excuse-toi, défends-toi, trouve un joint!
Allons, tâche!

BEPPO, tentant un dernier effort.

Imbécile!...

TROPPA.

Eh! ne plaisantons point!
Ce n'en est pas l'instant dans l'affaire présente.

BEPPO, impatienté.

Je t'appelle imbécile, est-ce que je plaisante?

TROPPA.

C'est trop!

BEPPO.

Je vois tes yeux; tu vas, je t'en préviens,
Nous faire une sottise.

TROPPA.

Une sottise! Ah! tiens,
Battons-nous!

BEPPO.

Oui, demain.

TROPPA.

Crois-tu que je te lâche?
Tu te battras ici! tout de suite!

(Il tire son épée.)

BEPPO.

Fou!

TROPPA.

Lâche!

BEPPO.

Soit donc!

(Il dégaine aussi.)

C'est toi qui l'as voulu; j'ai résisté.
Merci. J'aime Lydie, oui, c'est la vérité.
Sans le mot que tu viens de dire, elle t'est due,
Et par honnêteté je te l'aurais rendue,
A contre-cœur. Merci de l'avoir pris d'un ton
Qui m'oblige d'avance à te répondre non.

(Ils se battent.)

LYDIA.

Ah!

(Elle va pour s'élancer.)

FIDELINE, la retenant de force.

Silence!

(Troppa est piqué à la main droi

TROPPA.

Touché!

(Le duel s'interrompt. Lydia s'arrache d
de Fideline et court à Beppo.)

LYDIA.

Qui? ce n'est pas vous?

BEPPO.

Elle!

— Oh! vous avez sans doute entendu la querelle,
Et vous avez compris... Comment vous regarder?

LYDIA.

J'ai compris que tu t'es battu pour me garder!

BEPPO.

Ange! — Soyez ma femme.

FIDELINE, à Troppa.

Entendez-vous?

TROPPA, regardant sa piqûre.

J'espère
Vivre.

FIDELINE.

Que ferez-vous?

TROPPA.

Je n'ai plus rien à faire.
La satisfaction que je voulais, je l'ai.

FIDELINE.

Comment! vous serez dupe, il vous aura volé...

(Elle le prend par la main blessée.)

TROPPA.

Haï! — Vite! un chirurgien!

(Il lui échappe et s'éloigne précipitamment.)

FIDELINE, se décidant.

Allons!

(Elle va résolûment à Beppo.)

BEPPO, à Lydia.

Chère espérance,
Répondez.

LYDIA.

Votre femme? encore une apparence!

BEPPO.

Vous doutez? Mais ma mère habite près d'ici.
Venez.

(Il l'entraîne.)

FIDELINE, les arrêtant.

Beppo!

BEPPO.

Vous!

FIDELINE.

Oui. — Vous avez réussi.

BEPPO.

Madame...

FIDELINE.

Oui, j'en conviens, devant elle, n'importe,

Ma volonté succombe et la vôtre est plus forte;
Mon cœur, fier autrefois, est devenu plus doux.
Vous m'avez demandé ma main : elle est à vous.

LYDIA

Ah!

FIDELINE.

Répondez.

BEPPO.

Pardon, mais ma surprise est telle
Que je...

LYDIA.

Vous hésitez?

FIDELINE.

Hésiter! que dit-elle?
Lorsque vous avez dit que vous l'aimiez, c'était
Parce qu'en ce moment Troppa vous insultait;
Vous ne pouviez céder devant une menace;
Tout galant homme eût fait de même à votre place.
Mais enfin vous n'avez emprunté celle-ci
Que pour me décider! Vous avez réussi!

BEPPO.

Oui, c'est vrai, j'ai voulu d'abord, m'en absoudrai-je?

Prendre dans sa beauté, comme en un charmant piége,
Une femme de qui le dédain m'appelait.

LYDIA.

Je n'étais pas l'oiseau, j'étais votre filet.

BEPPO.

Mais bientôt...

FIDÉLINE.

Non !... Eh bien ?

BEPPO.

N'insistez pas, de grâce.

FIDELINE.

Parlez !

BEPPO.

Votre bonté me comble et m'embarrasse.
Croyez qu'un tel aveu de quelqu'un de votre air
Me fait à tout jamais reconnaissant et fier ;
Je ne veux pas, soyez sans nulle inquiétude,
Dire un mot qui ressemble à de l'ingratitude.
Mais je me suis, madame, offert éperdument
Et vous ne m'avez pas aimé ; dans ce moment
Votre cœur a changé : vous voyez par vous-même
Que l'on ne choisit pas le moment où l'on aime.

Vous m'avez repoussé pendant des mois ; depuis,
Une autre est survenue...

FIDELINE.

Et ?...

BEPPO.

Vraiment, je ne puis
Vous dire...

FIDELINE.

Plus de masque et plus de perfidie !
Laquelle est-ce des deux que vous aimez ?

BEPPO.

Lydie.

FIDELINE.

Bien.

LYDIA.

J'étais le filet, mais, par un sort railleur,
Un filet singulier où s'est pris l'oiseleur !

FIDELINE.

Qu'elle vous prenne donc, vous sachant infidèle !
Une autre passera qui me vengera d'elle !

(Entre TROPPA, la main droite enveloppée d'un linge.)

TROPPA.

Je suis pansé !

BEPPO.

Voyons, que tout soit réparé.
Je t'invite à ma noce.

TROPPA.

Ah ! c'est trop fort !... J'irai.

FIN.

260116

34

SOUVENT

HOMME VARIE

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN VERS

PAR

AUGUSTE VACQUERIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 2 mai 1859

Prix : 2 fr. 50

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Cie, ÉDITEURS

1859

NS 36 6.7

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE THÉATRALE

Choix de Pièces nouvelles, format in-12

GEORGE SAND

MAITRE FAVILLA, drame, 3 actes. 1 50
LUCIE, comédie en un acte . . . . 1 »
COMME IL VOUS PLAIRA, comédie en trois actes. 1 50
FRANÇOISE, comédie en quatre actes et en prose . . . . . 2 »

MADAME ÉMILE DE GIRARDIN

L'ECOLE DES JOURNALISTES, comédie en cinq actes et en prose . . . . 1 »
JUDITH, tragédie en trois actes. . . 1 »

ÉMILE DE GIRARDIN

LA FILLE DU MILLIONNAIRE, 5 actes 2 »

L. LURINE ET R. DESLANDES

L'AMANT AUX BOUQUETS, comédie en un acte . . . . . » 50
LES FEMMES PEINTES PAR ELLES-MÊMES, comédie en un acte . . . » 50
LE CAMP DES RÉVOLTÉES, fantaisie en un acte . . . . . » 50

MADAME ROGER DE BEAUVOIR

LE COIN DU FEU, comédie en un acte. » 50

A. MONNIER ET ED. MARTIN

MADAME D'ORMESSAN, S'IL VOUS PLAIT? comédie en un acte mêlée de couplets. . . . . » 50
LE MONSIEUR EN QUESTION, comédie en un acte, mêlée de couplets . . » 50

JULES LECOMTE

LE LUXE. . . . . 2 »
LE COLLIER, comédie en un acte . . » 50

CLAIRVILLE, LUBIZE ET SIRAUDIN

LA BOURSE AU VILLAGE, un acte. . » 50

H. MONNIER ET J. RENOULT

PEINTRES ET BOURGEOIS, comédie en trois actes et en vers 1 50

ADRIEN DECOURCELLE

LES AMOURS FORCÉS, en trois actes. 1 »

MÉRY

MAITRE WOLFRAM, opéra-comique en un acte, musique de M. Reyer » 50

LÉON GUILLARD

LE MARIAGE A L'ARQUEBUSE, comédie en un acte . . . . . 1 »

LÉON GUILLARD ET ACHILLE BÉZIER

LA STATUETTE D'UN GRAND HOMME, comédie en un acte. . . . . 1 »

L. BEAUVALLET ET A. DE JALLAIS

LE GUETTEUR DE NUIT, opérette-bouffe en un acte . . . . . » 50

MICHEL DELAPORTE

TOINETTE ET SON CARABINIER, croquis musical en un acte . . . . . » 50

L. GUILLARD ET A. DESVIGNES

LE MÉDECIN DE L'AME, drame en cinq actes. . . . . 1 »

A. DECOURCELLE, H. DE LACRETELLE

FAIS CE QUE DOIS, drame en trois actes, en vers. . . . . 1 »

HECTOR CRÉMIEUX

LE FINANCIER ET LE SAVETIER, opérette-bouffe en un acte. . . . » 50

DECOURCELLE ET L. THIBOUST.

UN TYRAN DOMESTIQUE, vaudeville en un acte. . . . . » 50

LAURENCIN ET LUBIZE

OBLIGER EST SI DOUX!... comédie mêlée de couplets en un acte. . . . » 50

ARNOULD FREMY

LA RÉCLAME, comédie en cinq actes. 1 »

LABICHE ET DELACOUR

EN AVANT LES CHINOIS, revue de 1858 1 »

PABICHE ET LEFRANC

L'AVOCAT D'UN GREC, comédie en un acte, mêlée de couplets. . . . . » 50

CHOLER, LAPOINTE ET COLLIOT

LES DEUX MANIAQUES, comédie-vaudeville en un acte. . . . . » 50

H. CHIVOT ET A. DURU

BLOQUÉ!... vaudeville en un acte... » 50

E. LABICHE ET ED. MARTIN

L'AMOUR, UN FORT VOLUME, PRIX: 3,50, parodie mêlée de couplets en un acte 1 »

RAYMOND DESLANDES ET E. MOREAU

UN TRUC DE MARI, vaudeville en un acte. . . . . » 60

MARC MICHEL ET SIRAUDIN

LES SUITES D'UN BAL MASQUÉ, folie-vaudeville en un acte. . . . . » 60

AMÉDÉE ACHARD

LE JEU DE SYLVIA, comédie en un acte . . . . . » 60

AUGUSTE VACQUERIE

SOUVENT HOMME VARIE, comédie, 2 actes en vers. 1 50

MARIO UCHARD

LA SECONDE JEUNESSE, comédie en 4 actes. . . . . 2 »

Paris. — IMP. DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE. — A. Bourdilliat, 15, rue Breda.